



HAL
open science

L'ÉVOLUTION DU HINDI DANS UNE AIRE MULTILINGUE

Annie Montaut

► **To cite this version:**

Annie Montaut. L'ÉVOLUTION DU HINDI DANS UNE AIRE MULTILINGUE. Le Hindi, 2012, 978-90-429-2630-1. hal-01860365

HAL Id: hal-01860365

<https://hal.science/hal-01860365>

Submitted on 23 Aug 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'ÉVOLUTION DU HINDI DANS UNE AIRE MULTILINGUE

Publié dans Montaut Annie, 2012, *Hindi*, Louvain, Peeters (Société Linguistique de Paris, Collection Langues du monde), pp. 31-52

Résumé :

L'étude porte sur l'évolution du hindi dans l'environnement multilingue caractéristique du sous continent indien : après une brève présentation des classifications du hindi dans la famille indo-aryenne et des principaux traits de l'évolution diachronique de la langue à partir du sanskrit, sont abordés les phénomènes de contact avec le dravidien, déploiement des « dialectes », dont certains sont linguistiquement des langues à part entière, bilinguisme et diglossie, langues de contact et pidgins.

Abstract

The study bears on the evolution of the Hindi language in the multilingual environment which characterizes the Indian subcontinent. After a brief presentation of the classifications of Hindi within the Indo-Aryan family and of the main features of the evolution of the language out of Sanskrit, the main phenomenons of contact with Dravidian are treated, as well as the development of dialects, some of which are linguistically full fledged languages, bilingualism and diglossia, contact languages and pidgins.

Zusammenfassung

Die Studie beschäftigt sich mit der Entwicklung der Hindisprache in der mehrsprachiger Umwelt, die typisch für den Sübindischen Kontinenten ist. Nach einer kurzen Darstellung der Klassifizierung des Hindis in der indogermanischen Familie und der Hauptmerkmale der diakronischen Entwicklung der Sprache aus dem Sanskrit, werden die Kontakthänomenen mit der dravidischen Sprachen, die Entwicklung von Dialekten erörtert, deren einige einzige Sprach sind, Zweisprachigkeit, Diglossie, Kontaktsprachen und Pidgin.

La manière dont les parlars hindi, et plus généralement les langues indo-aryennes, ont été classifiées depuis la fin du XIX^e siècle reflète le jugement porté sur leur évolution, en fonction de la filiation avec le sanskrit sur un plan philologique, ou des phénomènes de contact et des variations sociologiques.

2.1. CLASSIFICATIONS

2.1.1. Les familles linguistiques

2.1.1.1. *L'indo-aryen dans les langues indiennes*

À partir de la découverte de William Jones sur les similarités du latin, du grec et du sanskrit, en 1786, de grande portée en Europe après la publication du

troisième discours sur les Hindous (*Asiatic Researches*, 1788)¹, les philologues européens (Bopp, Pott, Lassen, Pictet, etc.) construisent et vérifient l'hypothèse de la famille linguistique indo-européenne, hypothèse scientifique contemporaine de l'émergence des nouvelles sciences que sont la grammaire comparée, l'ethnologie et les sciences naturelles, la génétique.

D'emblée récupérées par la philosophie avec Friedrich Schlegel dont l'*Essai sur le langage et la sagesse des Hindous* (1808) est traduit dès 1837, ces recherches ont noué avec les théories évolutionnistes et les hiérarchies racistes des rapports qui les ont longtemps discréditées. L'*Essai* de Schlegel par exemple, bible des premiers orientalistes européens, défend clairement la supériorité intellectuelle (et la plus grande ancienneté) des langues flexionnelles, seules aptes à dire le monde intelligible, sur les langues agglutinantes (« sémitiques » dit-il), rocaillieux amas de particules suffixées imprononçables, et les langues isolantes (« proches du cri »)². Les néo-grammairiens, qui fondent la science du comparatisme et de l'évolution linguistiques en mettant en évidence des lois phonétiques, ont néanmoins une approche scientifique rigoureuse³. Les premières classifications des langues indiennes, contemporaines du premier *Census* (1872), souvent dues à des missionnaires formés à l'école philologique, intègrent d'emblée à l'indo-européen les langues indo-aryennes parlées au nord de l'Inde (ourdou, panjabi, sindhi, goujarati, marathi, bengali, oriya, assamais⁴). Est ensuite identifiée la famille dravidienne (au début confondue avec les langues munda et austriques, reprenant l'amalgame de ces drāviḍa des grammaires sanskrites qui désigne les mots ou prononciations non aryennes) ; Caldwell, dès 1856, revendique même pour le dravidien une ancienneté supérieure au sanskrit et une cohérence égale à celle de l'indo-aryen dans *A Comparative Grammar of Dravidian Languages*⁵. La famille austro-asiatique (dite munda ou kol) a été constituée dès le tournant du siècle par Schmidt, mais c'est seulement après les travaux de Konow que paraît, en 1975, la première grammaire comparée des langues munda, de Bhattacharya, où n'est du reste pas traité le sous-groupe mon-khmer (dont le khasi, parlé au Meghalaya). Quant à la famille dite tibéto-birmanne, qui regroupe le plus grand nombre de langues (mizo/lushai, meithei/manipuri, ao, konyak, mao, ladakhi, etc.), mais parlées par un nombre de locuteurs généralement très faible, elle est beaucoup plus hétérogène. Ces quatre grandes familles linguistiques se partagent inégalement la masse des locuteurs indiens (IA: env. 75 %, Dr.: env. 23 %, AA: un peu plus de 1 %, TB: un peu moins de 1 %), et comportent toutes des

¹ La même découverte avait été faite dix ans auparavant par le Révérend Père Cœurdoux, dont le mémoire, plus nourri que celui de Jones (vocabulaire, déclinaisons, etc.) n'avait pas été jugé assez digne d'intérêt par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres pour être publié.

² Idées reprises par Michelet dans *La Bible de l'humanité* (1864), ouvrage qui met en contraste les « Bibles de la lumière » aryennes (l'*Enéide* latine, l'*Iliade* et l'*Odyssée* grecques, le *Mahabharata* et le *Ramayana* indiens, le *Shahnameh* perse) et les « Bibles des ténèbres » (la Bible et le Coran).

³ Bopp prouve en particulier, à l'opposé de Schlegel, que la flexion casuelle et verbale est d'origine suffixale.

⁴ Le kashmiri, très influencé par les langues iraniennes, comme les autres langues dardes d'Asie du Sud (shinha, kalasha, kohistani), a parfois été exclu, avec les langues kafir, du groupe indo-aryen. Le singhalais, en contact prolongé avec le dravidien, n'apparaît pas lui non plus dans les premières classifications, ni le divehi parlé aux Iles Maldives, qui y est apparenté.

⁵ La notion d'ancienneté (antiquity) et de supériorité culturelles se trouve plus nettement avancée dans *Tamilians Eighteen Thousands Years ago*, de Kanakabhai PILLAI (1904).

langues dites « tribales » dans des proportions inégales (c'est en IA qu'il y en a le moins)⁶.

L'indo-aryen, branche indienne de la famille indo-européenne, s'est séparé de l'indo-iranien vers le troisième millénaire avant notre ère, lorsque les tribus aryennes entament leur migration depuis l'Asie centrale vers l'Indus, puis les plaines du Gange⁷. Les premiers hymnes védiques (*Rig Veda*, datant probablement de 1500 av. J.-C.) sont encore si proches des quelques textes conservés de l'*Avesta* qu'on a pu considérer les deux œuvres comme une même langue diversifiée seulement par des variantes phonétiques : l'avestique a les spirantes /y, θ/ ignorées du sanskrit, mais non /l/ et /bh/, il a /h/ et non /s/ comme le sanskrit en position initiale ou pré-vocalique (Av. ahura, homa vs Sk. asura, soma) et il a la sonore dentale /z/ ignorée du sanskrit qui a la palatale affriquée /j/ (Av. zatha vs Sk. jatha).

2.1.1.2. Classification du hindi dans les langues IA

La grammaire comparée de Beames (1872-79), première à classer les langues IA, accorde au hindi une position centrale, dans une vision linéaire (d'ouest en est), et sur des critères exclusivement lexicaux liés à la reconstruction de l'histoire culturelle⁸. Les langues occidentales contiennent moins de mots tatsam (sanskrit) que les langues orientales, d'où le tableau suivant :

			panjabi	
		hindi		
bengali			goujarati	
	sindhi			oriya
marathi				

Pour Beames, les tribus indo-aryennes descendent du nord-ouest et se fixent dans la région du Panjab et de Delhi-Lucknow. Une riche culture urbaine se crée. Dans leur progression vers l'est, les langues se dégradent en l'absence de foyer culturel. Le Bengale n'est qu'un vaste marécage peuplé de semi-sauvages vivant nus au ras du sol dans des cases sommaires, et il faut donc emprunter au sanskrit pour forger une langue digne de ce nom, emprunt encouragé chez les

⁶ Leurs caractéristiques principales sont décrites dans l'introduction aux *Langues d'Asie du Sud* (MONTAUT, Annie (éd.), 1997, Gap, Ophrys), avec une bibliographie plus détaillée, à laquelle il faut aujourd'hui ajouter ANDERSON, Gregory D.S. (ed.), 2008, *The Munda Languages*, London-New York, Routledge.

⁷ Sur cette migration, les recherches récentes montrent que ce n'est ni le cheval, ni les armes, ni la sépulture qui caractérisent le groupe, dont le nom *Arya* désigne par ailleurs celui qui se comporte conformément au rite. La reconstitution du trajet des tribus aryennes fait toujours l'objet de vives polémiques, tournant autour du peuplement ancien des sites harappéens (Harappa, Mohenjo Daro, Lothal, Dholavira : Sindh, Panjab, Goujarat), dont l'écriture (sur des sceaux) n'est pas encore déchiffrée : pour les tenants de la thèse dravidienne, les modes de sépulture et la structure des villes harappéennes sont la preuve de l'occupation ancestrale de la région par les Dravidiens ; pour les tenants de la thèse aryenne, l'organisation et le degré de culture prouvent au contraire soit que les Aryens ont toujours été présents dans la région (l'Inde étant le berceau originel de l'aryanité), soit qu'ils ont transité par la région en la dominant commercialement, avant de la quitter au milieu du second millénaire avant J.-C. à la suite d'une catastrophe naturelle et de la désertification de l'aire. Voir en particulier WITZEL, Michael, 1999, « Aryan and non Aryan Names in Vedic India. Data for the Linguistic Situation c. 1600-500 B.C. », in J. BRONKHORST & M.M. DESHPANDE (eds.), *Aryan and non-Aryan in South Asia : Evidence, Interpretation and Ideology*, Cambridge, Harvard University Press, p. 337-404 ; RATNAGAR, Shereen, 2007, « The Aryan Homeland Debate in India », in P.L. KOHL, M. KOZELSKY & N. BENYEHUDA (eds.), *Selective Remembrances : Archeology in the Construction, Commemoration and Construction of National Pasts*, Chicago, University of Chicago Press, p. 349-378.

⁸ BEAMES, John, 1872-79, *A Comparative Grammar of the Modern Aryan Languages of India (to wit Hindi, Punjabi, Sindhi, Gujarati, Marathi, Oriya and Bengali)*, réédité chez Munshiram Manoharlal (Delhi, 1970).

pandits par la découverte britannique de la noble et riche langue ancestrale – Britanniques à l'époque mal informés sur les foyers de culture occidentaux, car ils étaient venus par le golfe du Bengale, et voyaient dans le bengali l'héritier direct du sanskrit. D'où la proportion de *tatsam*, mots de forme (telle qu'en langue) sanskrite, inexplicable dans une langue spontanément « cultivée » (qui dispose des *tadbhav* correspondants, ou mots issus du sanskrit et ayant donc subi une évolution historique qui en modifie la forme). À l'ouest, l'importance des contacts linguistiques et culturels avec le persan altère l'« aryanité » de la langue, ce qui fait que le hindi est le meilleur exemple d'IA et remplit, culturellement et linguistiquement, la position centrale dont a jadis joui le sanskrit.

Grierson ensuite (1901/3 : 117), auteur du magistral et toujours consulté *Linguistic Survey of India* (LSI), propose au tout début du XX^e siècle une théorie du centre et de la périphérie qui confortait une vision de l'arrivée des Indo-Aryens par vagues, à l'époque à la mode : le centre, pour ce qui est des langues IA, ou cercle intérieur (« *inner circle* ») est pour Grierson un noyau formé par le hindi occidental (aujourd'hui hindi standard), le panjabi oriental, l'ourdou, les paharis occidentaux, les parlers rajasthani de l'est, langues parlées dans la plaine gangétique occidentale, la Doab ou Midland. Ces parlers correspondraient au noyau le plus récent formé par la seconde vague des immigrants indo-aryens lors de leur descente dans la plaine du Gange, vague qui aurait chassé vers l'extérieur dans les quatre directions le noyau des plus anciens immigrants arrivés à une époque où l'indo-aryen, qui n'aurait pas encore acquis ses traits distinctifs, aurait donc été relativement indistinct de l'iranien et se serait en outre corrompu. Le cercle extérieur de Grierson (« *outer circle* ») correspond au bengali (et assamais, oriya, maithili), au marathi, au rajasthani occidental et au sindhi, langues réparties à la périphérie respectivement orientale, méridionale et occidentale-septentrionale de la Doab. Le noyau intérieur serait l'héritage direct du védique, ultérieurement développé en sanskrit classique puis en prakrit sauraseni ; le hindi occidental apparaît donc central, le plus authentique exemple d'indo-aryen.

L'argument structurel chez Grierson appuyant la théorie des vagues de l'immigration indo-aryenne dans le Sous-Continent⁹ est, outre l'argument phonologique (dans le cercle extérieur, maintien des voyelles finales e, i, u, changement des affriquées palatales en dentales, substitution de r à l et ɾ, interchangeabilité des sonores rétroflexe et dentale entre voyelles, etc.), celui de l'ergativité, ainsi formulé : les langues du noyau central n'ont pas de conjugaison au passé, alors que celles du cercle extérieur en ont une. De fait, les langues qu'il mentionnait comme constituant le cœur de l'IA ont à l'accompli un prédicat de forme participiale, marqué en nombre et en genre mais non en personne, à la différence du bengali. S.K. Chatterji, auteur d'une remarquable histoire du bengali, montre la faiblesse des arguments phonologiques, et dénonce l'hétérogénéité du « cercle extérieur » sur le plan du passé. Le cercle extérieur n'aurait pas de cohérence, le noyau central n'aurait du coup plus de justification linguistique ni culturelle. La critique est forte, et Grierson l'intègre dans les volumes suivants du *LSI*.

⁹ Proposée par Hoernle et Stark en 1904. La théorie elle-même s'appuie sur l'anthropologie naissante et la craniologie, dont Rama Prasad Chanda (« Indo-Aryan Races », *Rajshahi*, 1916) se sert pour opposer les Aryens dolichocéphales du noyau intérieur aux brachycéphales du cercle extérieur.

Une seconde classification de l'indo-aryen s'ensuit, où la ligne de partage passe par l'est de l'Uttar Pradesh et le Bihar : langues ergatives à l'ouest, langues « nominatives » à l'est. D'autres fractures appuient la distinction mais sans étayer une théorie concentrique de l'immigration : perte du genre (conservé au centre, en hindi-ourdou et panjabi, langues à deux genres, et à l'ouest, en goujarati, marathi, sindhi, kashmiri, langues à trois genres, mais disparu à l'est, en hindi oriental, maithili, bengali, assamais, oriya) ; perte de la flexion nominale et adjectivale (pour les mêmes langues), déjà très érodée dans les langues occidentales (deux formes seulement, directe et oblique, et pas toujours distinctes)¹⁰.

La classification aujourd'hui retenue (Cardona [1974] 2003) est quadripartite. La branche orientale comprend assamais, bengali et oriya, la branche nord-ouest comprend panjabi, lahnda, sindhi¹¹, pahari (en trois groupes : à l'ouest, en Himachal Pradesh et Jammu Kashmir, le sirmauri, kului, chameoli, au centre, le garhwali et à l'est le kumaoni et le népali) et langues dardes (trois groupes : à l'ouest, le kafir, au centre le khowar, parlés au Pakistan dans la région de Gilgit, et à l'est le kashmiri), la branche sud-ouest comprend goujarati, marathi, konkani et singhalais, la branche centrale des « Midlands » comprend le hindi et ses dialectes, occidentaux (braj, bundeli) et orientaux (awadhi, bagheli, chattisgarhi). Les langues dites bihari (maithili, magahi, bhojpuri), comme rajasthani (mewati, ahirwati, harauti, malvi, nimadi, marwari) représentent respectivement la fusion du hindi oriental avec le bengali, et du hindi occidental avec le sindhi et le goujarati. Le khandeshi est lui aussi dans le groupe central, au nord du Maharashtra. (Voir Carte 3).

Les langues regroupées sous le label hindi sont très hétérogènes : à l'ouest le genre est grammaticalisé et l'énoncé est ergatif à l'accompli, ce qui n'est pas le cas à l'est. Le groupe oriental doit une partie de ses spécificités au prakrit développé dans le royaume de Magadha (magadhi), d'où la désignation de néo-magadhéen, le groupe occidental aux prakrits occidentaux, notamment sauraseni.

2.1.2. Classification structurale et traits aréaux

2.1.2.1. De la notion de famille à la notion d'aire linguistique

Les classifications génétiques se sont faites grâce à la reconstruction des filiations mise en place par les comparatistes qui se fondaient largement sur des traits structuraux – la mise en évidence des lois phonétiques, partant, du système phonétique, par les néogrammairiens, a coïncidé avec la constitution de la famille indo-européenne. Il y a donc une base structurale aux distinctions génétiques, même si domine la notion d'évolution diachronique. C'est ainsi que les traits spécifiques de l'indo-aryen (aspiration des consonnes, nasalisation, pronom relatif, corrélation) le distinguent du dravidien (pas d'aspiration, pas d'opposition phonologique sourde/sonore, pas de pronom relatif, verbe conjugué unique dans la phrase, quotatif, distinction inclusif/non inclusif) et du groupe munda (arrêt glottal, consonnes glottalisées, duel, verbe indicant, pas de polarité verbo-nominale, distinction animé/non-animé dans les noms et la

¹⁰ Les suffixes casuels (dont le fameux génitif en -er/ -ker) des langues de l'est fonctionnent comme des affixes liés, et les marques héritées d'anciens cas flexionnels (locatif -i/ -e) fonctionnent de la même façon.

¹¹ Comportant le kacchi, lequel est souvent considéré comme un dialecte du goujarati.

conjugaison). Mais dès les années 1960 s'est formée l'hypothèse que les traits panindiens l'emportaient sur les traits spécifiques propres à chaque famille.

L'hypothèse d'une aire linguistique indienne (sud-asiatique), formulée clairement par Emeneau (1980 [1967]), puis Masica (1976), et érigée par la linguistique soviétique en critère de constitution d'une nouvelle famille, la famille indienne (Andonov 1964), a été préparée par la découverte d'une part d'affinités marquantes entre le sanskrit et le dravidien, d'autre part d'un important stock lexical munda en sanskrit (Kuiper 1948, 1967). Dès 1924 en effet, Jules Bloch attribue certains traits indo-aryens comme l'usage du converbe (ou absolutif) et la rétroflexion des consonnes à l'influence du dravidien sur le sanskrit, tandis que dès 1948 Kuiper met en évidence la présence de nombreux mots munda en sanskrit ancien, tous deux concluant à l'importance fondamentale des contacts anciens, dès la formation de l'indo-aryen en tant que branche spécifique de l'indo-européen¹².

Au début de notre ère, les noms dans la flore et la faune du Malabar mentionnés par les récits des voyageurs grecs marquent le début des interrogations sur les emprunts dravidiens en sanskrit. Bien que les recherches récentes mettent en évidence d'autres contacts linguistiques dès les hymnes védiques les plus anciens (langues du Caucase et de la Bactriane), il semble bien que dravidien et munda aient fortement contribué à distinguer le sanskrit, et surtout l'indo-aryen moderne, des autres branches de la famille indo-européenne.

2.1.2.2. Traits panindiens

De la douzaine de traits qu'on s'accorde aujourd'hui à reconnaître comme l'expression de l'aire linguistique sud-asiatique moderne, une bonne partie, comme la rétroflexion, est en tout cas présente dès les plus anciens textes attestés en tamoul, ce qui suppose un bilinguisme sociétal prolongé sur des siècles, d'où l'hypothèse de l'occupation ancienne du Sous-Continent par des dravidophones, chassés vers le sud par l'avancée aryenne ; d'autres traits, supposés d'origine munda, comme le redoublement onomatopéique ou la prégnance de la distinction animé/non-animé, ont pu générer l'hypothèse d'un peuplement originaire austro-mundaphone, replié sur les enclaves montagneuses et forestières (bande centrale entre Gange et Deccan) à la suite de l'avancée d'abord dravidienne puis aryenne. Mais la notion même de diffusion aréale en provenance de telle ou telle famille linguistique est généralement considérée comme moins pertinente que celle de convergence entre les diverses familles en contact sur le Sous-Continent : ainsi l'ordre des mots, aujourd'hui SOV rigide, n'apparaît comme tel au début de notre ère ni en sanskrit ni en tamoul ancien, les deux langues qui offrent le plus de profondeur historique dans les textes attestés ; par ailleurs la rétroflexion, communément attribuée à l'influence dravidienne, a pu apparaître de façon spontanée ou comme une variante phonétiquement conditionnée, qui se serait progressivement généralisée en sanskrit. Ce qui est certain, c'est que sur les vingt-cinq siècles où l'on

¹² BLOCH, Jules, 1924, « Sanscrit et dravidien », *BSLP* 25, p. 1-21 ; ANDRONOV, Michael S., 1964, « On the typological similarities of New-Indo-Aryan and Dravidian », *Indian Linguistics* 25, p. 119-126 ; KUIPER, Franciscus B. J., 1948, *Protomunda Words in Sanskrit*, Amsterdam, Noord Hollandsche, Uitg. Mij ; — 1967, « The Genesis of a linguistic area », *Indo-Iranian Journal* 10-2/3, p. 81-102 ; — 1991, *Aryans in the Rig Veda*, Amsterdam, Rodopi ; MASICA, Colin P., 1976, *Defining a Linguistic Area: South Asia*, Chicago, Chicago University Press.

peut retracer l'évolution historique de l'indo-aryen, nombre des traits aujourd'hui considérés comme panindiens n'étaient présents en sanskrit qu'en tant que choix optionnels.

Sur le plan phonétique, l'opposition des consonnes dentales et rétroflexes structure le système (très fortement en IA et en dravidien, moins dans les deux autres familles). De l'ordre des constituants, à tête finale, découle une série de traits positionnels: le verbe est final dans sa proposition, le sujet initial, les compléments s'ordonnent avant le verbe, le plus central étant le plus proche du verbe (OI OD V); les indicateurs de cas sont des postpositions et non des prépositions (en vertu de l'ordre OV, où l'élément qui met en relation les compléments et le verbe se place entre les deux); le génitif (complément de nom) précède le nom recteur, l'adjectif précède le nom, la relative ou son équivalent précède le nom, tous les déterminants sont antéposés au nom, l'auxiliaire conjugué est final dans le groupe verbal, les verbes non finis précèdent le verbe fini.

Sur le plan morpho-syntaxique, une même base verbale fournit trois, ou parfois quatre, verbes corrélés correspondant à l'intransitif, au transitif, causatif et «double causatif»; la reduplication a diverses fonctions grammaticales (notamment distributive, itérative, mais non pluralisante) et expressives; l'absence d'un équivalent lexical du verbe «avoir» est palliée par diverses structures possessives; les prédicats expérientiels (sensation, sentiment, cognition, etc.) se construisent avec le datif de l'expérient; certains verbes de mouvement sont semi-auxiliarisés comme explicateurs verbaux qui marquent l'aspect perfectif et le point de vue de l'énonciateur (*cf.* 5.4.2.8).

Sur le plan lexical enfin, une partie importante des prédicats est formée de composés nom-verbe ou adjectif-verbe; les bases onomatopéiques redupliquées fournissent une part considérable du lexique; une grande quantité de lexèmes sont communs, ce qui s'explique par le caractère panindien de l'hindouisme mais aussi de la culture indienne.

Langue indienne, le hindi standard présente donc toutes les particularités propres à l'aire indienne; langue typiquement indo-aryenne, il présente en outre des spécificités phonologiques (opposition des consonnes aspirées et non aspirées, opposition des voyelles longues et brèves, nasales et orales) et morpho-syntaxiques (pronom relatif, système corrélatif, subordonnées à verbe fini) propres à l'indo-aryen.

2.2. HISTOIRE DE L'INDO-ARYEN : DU SANSKRIT AU NEO-INDO-ARYEN

Héritier du sanskrit, le hindi n'en diffère pas moins radicalement de son ancêtre par la perte quasi-totale des marques casuelles, remplacées par un système de postpositions, et du système synthétique de conjugaison, remplacé par des auxiliaires, au point d'être aujourd'hui une langue largement analytique. Cette évolution s'est amorcée dès le stade de prakritisations du sanskrit avec l'appauvrissement des déclinaisons et des conjugaisons, et consommée avec l'émergence des postpositions à la fin du stade dit des apabhramsha.

De ces trois termes, le premier, sanskrit (*saṃskṛta*) «fait ensemble, bien fait», désigne, dans sa variété védique et classique, des états de langue assez différents puisqu'en sanskrit classique le système verbal s'est déjà beaucoup

appauvri, faisant un très grand usage des participes ; le terme de prakrit (prākṛta), «naturel, ou dérivé de la nature (c'est-à-dire du sanskrit)», est employé dès les premiers siècles pour désigner les formes dérivées du sanskrit, et généralement sanctionnées chez les grammairiens comme un écart condamnable¹³ ; le terme d'apabhramsha (apabhramśa) «déchu, tombé» parfois synonyme de prakrit tardif, est lui aussi employé dès le début de notre ère pour désigner les variantes «corrompues» de la langue indo-aryenne.

Prakrit et apabhramsha sont devenues des langues littéraires qui ont accompagné ou concurrencé le sanskrit pratiquement dès son «classicisme», le sanskrit restant langue de culture jusqu'au XIX^e siècle. Il est donc très difficile, d'autant que les datations de textes restent contestées, de distinguer avec netteté une succession de stades chronologiques tranchés comme en présentent toutes les histoires de la langue : sanskrit (ancien ou védique, classique, tardif), prakrit ou moyen indo-aryen (ancien, dont le pali, moyen, récent), apabhramsha, néo-indo-aryen ou NIA¹⁴. Mais dans la mesure où, sur le plan structurel, l'évolution montre clairement l'antériorité des prakrits par rapport aux apabhramshas, il est commode de se servir de tels repères, à condition de garder en mémoire l'artificialité des compartiments, ainsi que le caractère souvent littéraire des attestations, qui rendent difficile l'attribution de particularités régionales à une langue, particularités pourtant à l'origine de la différenciation de langues indo-aryennes modernes.

Un témoignage ancien et fiable de la prakritisation du sanskrit se trouve dans les édits que l'empereur Ashoka (Asoka) fit inscrire au III^e siècle avant notre ère, sur roc et sur piliers, d'un bout à l'autre du territoire qu'il gouvernait, de l'actuel Pakistan au Deccan et à l'actuel Bengale¹⁵. Il est donc d'une grande richesse dialectale. À ce stade d'évolution, on constate déjà une différenciation entre variantes occidentales (Jaunagarh) et orientales (Kalinga) dans les nominatifs (-o et -e respectivement : samājo/samāje «société»), et le traitement de la liquide (r/l respectivement : rāja/lāja «roi»).

2.2.1. Phonétique

L'évolution phonétique explique en grande partie le changement entre sanskrit, prakrit et NIA : érosion des finales atones, dépalatalisation de la chuintante (ś, ṣ > s), sonorisation, puis spirantisation et amuissement des consonnes intervocaliques, réduction des séquences de consonnes, par une phase d'assimilation et gémination, puis de simplification des géminées avec allongement de la voyelle précédente : une séquence CCV devient CV, avec allongement compensatoire de la voyelle précédente (ṽCCV → v̄CV : saptam > sāt «sept»). Le r voyelle devient ā, a ou u. Le glide initial se consonantise (ya > ja/jo «qui», vṛt > bāt «chose, parole»).

Ainsi :

¹³ Le mot prakṛta (prakṛti) désigne la nature, la première voyelle s'allongeant dans le dérivé. Dès le début de notre ère, le *Natyaśāstra* (de Bharata Muni) répartit l'usage dramatique des divers prakrits en fonction des rôles des divers personnages. Ce n'est qu'en 1140 que le grammairien Hemacandra traite du prakrit comme langue à part entière, et au XVI^e siècle que Markandeya lui consacre un ouvrage entier.

¹⁴ Pour une synthèse récente, claire et documentée, voir CARDONA, G. & JAIN, D., 2003.

¹⁵ Avec des inscriptions bilingues karosthi/brahmi au nord-ouest. Jules BLOCH (1950, *Les Inscriptions d'Asoka*, Paris, Les Belles Lettres) donne six versions de chaque édit.

hasta > hatth > hāth «main»; hasti > hāthī «éléphant»; gopāl > goāl > gwāl «bouvier»; tvam > tū > tum «tu»; saubhāgya > sohagga > sohāg, suhāg «bonne fortune, vie conjugale»; pautra > potta > potā «issu du fils > petit-fils»; tavat > tau > to «alors»; adya > ajj > āj «maintenant > aujourd'hui»; sarva > sabb > sāb, sab «tout, tous»; rakṣa > rakkh > rākh, rakh «protection»; svāmī > sāmī > sāī «maître spirituel»; śṛṅ > suṅ > sun «entendre»; mṛtyu > mattu > maut «mort»; pṛch > pucch > pūch «questionner»; vṛtt > vatt > bāt; pṛṣṭha > piṭṭh > piṭh «dos»; bhartṛkah > bhāio > bhāi «frère»; mātṛka > māī «mère»; piṭṛghṛham > piihar > pīhar «foyer des parents de la fille mariée»; caturdaśa > čauddah > čaudah, «quatorze»; vimśat > bīs, «vingt».

Les désinences de présent -ati et -anti donnent respectivement -ai, et -āī, celles des participes -anta et -ita donnent -ta et -ya.

Le verbe bhavati / bhavasi «être (au singulier 3s/2s)» donne bhai > hai et au pluriel (3p) bhavanti donne bhaī > haī.

2.2.2. Morpho-syntaxe

Le phénomène typologiquement le plus marquant est l'émergence de la structure ergative à l'accompli. Elle est liée à l'appauvrissement drastique du paradigme verbal, réduit en moyen indien au présent synthétique, au futur et à l'impératif. L'expression du passé accompli est dès le sanskrit classique assurée par le participe passé passif ou adjectif verbal (AV *infra* en -(i)ta > a) employé comme prédicat, l'agent étant à l'instrumental.

- (1) mayā tat kṛtam
1s.INSTR DEM.NOM.NS faire.AV.NOM.NS
«J'ai fait cela.»

Ce type de structure, généralisé dès le sanskrit classique¹⁶, est conforme à la sémantique de l'aspect accompli, orienté sur le résultat, qui centralise donc le patient et périphérise l'agent. Cette restructuration de l'énoncé, qui corrobore la sémantique stative du parfait, considérée par Benveniste comme possessive, parce que l'agent est exprimé au même cas que le possesseur en latin (datif) ou en persan (génitif), se retrouve en persan ancien, ainsi qu'en bas latin¹⁷:

- (2) mana tat kardam /mihi id factum
1s.GÉN DÉM.NOM.NS faire.AV.NOM.NS .DAT DÉM.NOM.NS faire.PPP.NOM.NS
«J'ai fait cela.»

Elle contraste avec l'expression du présent, où subsiste le prédicat conjugué à agent nominatif:

- (3) hau pai puččhimi
1s.NOM 2.OBL demander.PRES.1S
diṭṭhī pia pai sāmaha jāntī (Kalidas)
voir.AV.NOM.FS cher.NOM-FS 2.OBL en.face aller.PARTICIPE.PRES.NOM.FS
«Je te demande, as-tu vu ma bien aimée passer par ici?» (*litt.* bien aimée été vue par/à toi)

¹⁶ BLOCH, Jules (1906, *La phrase nominale en sanscrit*, Paris, Champion) dénombre 1 155 formes participiales contre 38 formes finies exprimant le passé, dans les *Contes du Vampire* (Vetāla).

¹⁷ BENVENISTE, Emile, 1966/1 [1952], *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard; KURYLOWICZ, Jerzy, 1965, «The Evolution of Grammatical Categories», *Diogene* 51, p. 55-71.

Cette structure est à l'origine de l'ergativité en hindi (*cf.* 10b), donnant même la forme aujourd'hui de base du pronom personnel de première personne : *mayā* > *maī* est un instrumental recatégorisé comme forme non marquée¹⁸. La question qu'on peut se poser est celle de la restriction de l'ergativité, aujourd'hui, aux langues occidentales (panjabi, ourdou, marathi, gujarati, sindhi), les langues orientales (bengali, mais aussi magahi et bhojpuri) l'ignorant. À l'époque d'Asoka il est clair que la structure pré-ergative du type (1) prévaut aussi bien à l'est qu'à l'ouest, comme on le voit dans ces deux variantes du premier Édít, celle de Jaunagarh à l'ouest (4a) et celle de Kalinga à l'est (4b) :

- (4)a. *iyam dhammalipi devānāmpriyena priyadassina rañña lekhapita*
 (4)b. *iyam dhammalipi devanampiyena piyadassina [Iajina]lekhitā*
*ce loi-écriture des-dieux-ami ami-regard roi écrit*¹⁹
 NOM.FS NOM.FS INSTR.MS INSTR.MS INSTR.M NOM.FS
 « Le roi au regard amical aimé des dieux a (fait) écrit cet édít. »

C'est cette structure qui prévaut jusqu'aux débuts du NIA, à l'est, en bengali ancien (*cariyā* du XIV^e s. : 5a-b) et hindi oriental (Jayasi, XVI^e s. : 5c), comme à l'ouest en braj, vieux panjabi (*Guru Granth Sahib*, XVII^e s. : 6b) ou marathi ancien (Jnanesvari : 6c) :

- (5)a. *kona purāne, Kanhā, hena sunili kāhini*
*quel purana.LOC Krishna ainsi entendu.FS histoire.FS*²⁰
 « Dans quel purana, Krishna, as-[tu] a-[t-on] entendu cette histoire? »
- (5)b. *ebē maī bujhila*
maintenant 1S.OBL compris.ø
 « Maintenant j'ai compris. »
- (5)c. *maī pāi vs hau manuṣa (Jayasi)*
1S.OBL obtenu 1S.NOM homme
 « J'ai obtenu (cela). » vs « Je suis un homme. »
- (6)a. *susai [bat] kahī*
lièvre.OBL (parole.FS) dit.FS
 « Le lièvre dit. »
- (6)b. *guri dānu ditta (Guru Granth Sahib)*
guru.OBL/LOC don.MS donné.MS
 « Le guru a donné le don. »
- (6)c. *aisē mayā pahilē (Jnanesvari)*
DEM.NS 1S.INSTR vu.NS
 « Je l'ai vu. »

La marque *-i-*, aujourd'hui considérée comme marqueur de passé en bengali, est à l'origine un suffixe d'élargissement des bases nominales et la structure est rigoureusement parallèle à celle des langues occidentales à l'époque, où le cas ergatif n'est pas encore sur-maqué par *ne* ou ses variantes – *ne/nai* apparaît d'abord comme marque de locatif/datif (issu de *karṇe* [oreille.LOC] dans le sens

¹⁸ Le nominatif sanskrit (*aham* > *haū/hau*) subsiste en gujarati et dans certains dialectes.

¹⁹ Dans (a), *lekhapita* est un causatif (+ *apa*) alors que dans (b) c'est la base simple du verbe à laquelle est directement suffixée la désinence de l'adjectif verbal (*-ita*). La longueur des voyelles est différente du sanskrit.

²⁰ Marques de genre encore présentes en bengali (aujourd'hui absentes).

de «proche, vers, à»²¹. C'est entre les XIV^e et XV^e siècles que le bengali réorganise l'énoncé passé en énoncé «actif» à agent nominatif et verbe conjugué : addition de désinences personnelles modernes, distinctes de celles du présent (Chatterji 1926 : 808). Cette réfection «active» du modèle morpho-syntaxique a son parallèle dans les langues romanes²² qui ont utilisé l'auxiliaire d'état «avoir» pour renverser le modèle passif/possessif du bas latin en *ego id factum habeo*. La même logique domine donc l'évolution des deux groupes oriental et occidental en indo-aryen, le groupe occidental ayant sur-marqué la structure pré-ergative et abouti à l'ergativité, alors que le groupe oriental a poussé l'évolution dans le même sens que les langues romanes.

Fait significatif, l'évolution du futur traverse les mêmes phases (adjectif verbal d'obligation à agent oblique puis réorganisation de l'énoncé sur le modèle nominatif) dans les langues romanes et en IA. À la périphrase du bas latin *mihi id faciendum (est)* correspond le sanskrit tardif *mayā tat kartavyam litt.* «à/par moi ceci devant être fait». La suite du premier édit d'Asoka montre que la structure à adjectif verbal (AV) accordé avec le patient est aussi bien occidentale qu'orientale :

(7)a. idha na kimči jīvam arābhītpā prajuhitavyam na ča samājo kattavyo
ici pas une créature tuer sacrifier pas et assemblée faire
NOM.NS CV AV.NOM.NS NEG NOM.MS AV.NOM.MS

(7)b. hida no kimči jive alabhitu pajohitavye no pi časamāje kattavye
«(On) ne doit pas sacrifier en tuant une créature vivante ni tenir assemblée.»

La structure se retrouve inchangée en ancien NIA, avec un sens nettement temporel et non plus modal, en vieux bengali (8a), vieil avadhi (8b) de Jayasi et (8c) de Tulsidas, car seul le groupe oriental a conservé les futurs en -tavya du prakrit, devenus -abba puis -ab et -b.

(8)a. maī dibi piričhā
1S.OBL donner.b.FS question.FS
«Je poserai une question.»

(8)b. ghar kaise paīṭhaba maī ?
maison comment entrer.b. 1S.OBL
«Comment entrerais-je à la maison ?»

(8)c. sukh lahaba rām vaidehī
bonheur obtenir.b Ram fille.de.Vaideh
«Ram et Sita trouveront le bonheur.»

Partout le modèle a été restructuré au nominatif de l'agent, le bengali suffixant à la même époque les mêmes désinences personnelles au verbe en -b- qu'au passé (tui por-b-is, 2 *lire*-FUT-2, «tu liras»), alors que les langues romanes ont recouru à la périphrase en «avoir» comme pour le parfait²³.

Ailleurs, c'est soit l'ancien futur sigmatique qui s'est maintenu (-sya > s > h) comme en jaisalmeri, à certaines personnes en avadhi/bhojpuri, soit, plus souvent, une forme périphrastique en -gā (issue de la base du verbe «aller») comme en hindi standard (jāe.gā «ira»).

²¹ TESSITORI, Luigi, 1914-5. «Note on the grammar of the old Rajasthani, with special reference to Apabhramça, and to Gujarati and Marwari», *The Indian Antiquary*. Dans certains dialectes, le cas ergatif n'est encore marqué que par l'oblique du nom (en jaisalmeri par exemple).

²² KURYLOWICZ (1965), BENVENISTE (1952). Cf. note 17.

²³ *Mihi id faciendum* (à-moi ceci devant être fait) devenant donc *ego fieri habeo* (litt. j'ai ceci à être fait, «je ferai »).

Quant au présent, seul autre temps à subsister en sanskrit tardif, il s'est maintenu dans toutes les langues indo-aryennes modernes mais souvent dans un sens modal (subjonctif), qui s'explique par l'extension du champ qu'il a pu couvrir à l'époque de l'appauvrissement drastique du paradigme conjugué : là où ne s'est pas maintenu le futur sigmatique sanskrit, l'ancien présent synthétique prend en charge tout le non-passé (futur, présent, virtuel). C'est pour désambiguïser ces valeurs qu'apparaît une première forme désignant d'abord le présent spécifique, comme en anglais (participe présent et auxiliaire «être» : *V-tā hai*), forme ultérieurement grammaticalisée comme marqueur général de temps présent, par opposition à l'*irrealis* exprimé par l'ancienne forme synthétique. Cette dernière est l'actuel subjonctif du paradigme hindi, mais on trouve encore chez Kabir et Tulsidas des emplois où elle marque clairement le présent de l'indicatif. Quant à la forme en *-tā hai*, c'est encore plus récemment qu'elle se spécialise dans la représentation du présent non spécifique, par opposition à une nouvelle forme périphrastique (auxiliaire «rester» *rah-*) pour le présent spécifique, puisqu'on la trouve encore au début du XIX^e siècle dans les deux emplois, et qu'en 1856 Kellogg la glose encore par les deux formes «*play/are playing*».

De l'usure des finales découle par ailleurs une forte érosion des marques casuelles, et progressivement un système à trois cas, puis deux (le locatif disparaissant en hindi, mais subsistant en bengali, marathi) se met en place, sur la base d'une simplification des paradigmes de déclinaisons sanskrits, alignés sur la première déclinaison (génitifs en *-sya*, locatifs en *-asmi > hi/hī*). Le phénomène marquant en ce qui concerne le groupe nominal est donc l'émergence des marqueurs de fonction que sont les postpositions : la marque de datif/accusatif spécifique *ko* «à» vient du mot «côté, coin» *kakṣam*, le locatif mé «dans», du mot «milieu» *madhyam* (locatif *madhye > majji*), et *pās* «près» vient du locatif du nom «côté, flanc» (*parśve*). La marque d'ablatif, sociatif et instrumental, vient de *samam* «ensemble»²⁴. La postposition utilisée pour marquer le génitif (participe *kṛta* «fait» > *kiya > kā*) a en hindi, et autres langues occidentales, la particularité de s'accorder avec le nom qui la suit comme un adjectif, en conformité avec son origine participiale. Dans les parlars orientaux, la forme en *-r-* (*-ker/kar/kera*) s'est conservée.

C'est ainsi qu'émerge un système entièrement analytique à partir d'un des systèmes les plus rigoureusement flexionnels, dans une logique largement déterminée par l'érosion phonétique des marqueurs de fonction, atones.

2.2.3. Rôle du contact

Il ne faut pourtant pas sous-estimer les facteurs de contact également à l'œuvre dans l'évolution de la langue : Chatterji (1926 : 177, 938) par exemple attribue à l'influence probable du dravidien l'évolution du système verbal bengali (il est vrai que la suffixation, après le radical, d'un marqueur de temps, puis d'un marqueur de personne, rappelle la forme du verbe tamoul²⁵) comme du système nominal (perte des flexions et du genre). Dans l'aire hindi, l'exem-

²⁴ Etymologie préférée par Tiwari (1961, p. 341) à celle de *sang* «compagnie», souvent proposée.

²⁵ Ainsi le bengali *por-l-e* [lire-passé-3] est-il formellement semblable au tamoul *pad-itt-an* [lire-PASSE-3s] dans le sens «lut», et très différent du hindi *paṛh-ā* [lire-MS], alors que la diachronie montre l'analogie entre hindi et bengali.

ple le plus probant de contacts aréaux multiples est le cas du verbe magahi. Comme en bengali, le passé accompli est marqué par -l-, le verbe ne varie pas en nombre mais seulement en personne et comme en hindi le verbe transitif peut s'accorder avec le patient, mais l'agent n'est pas marqué, et le verbe s'accorde en outre avec tous les participants animés de l'énoncé, y compris en position de dépendant (génitif), et ce, que le verbe soit transitif ou non : ham dekh-l-i-a [1 voir-PASSE-1-3nonH], ham dekh-l-i-ain (1 voir-PASSE-1-3H) « je l'ai vu / nous l'avons vu » ; ham dekh-l-i-au [1 voir-PASSE-1-2nonH] « je t'ai vu », ham dekh-li-y-o [1 voir-PASSE-1-2H] « je vous ai vus »²⁶. Ces doubles suffixes, absents en IA et en Dr., sont la construction typique des langues munda dans un énoncé à participants multiples, et le magahi, langue de l'est du Bihar en contact avec le mundari (9), doit selon toute vraisemblance sa conjugaison, très atypique pour l'IA, au fort substrat munda dans la région :

- | | | |
|-----|-------------------------|--|
| (9) | (iñ) lel-jad-iñ-a-e | (iñ) om-am-tan-a-iñ |
| | (1s) voir-passé-1s-V-3s | (1s) donner-2s-prés-V-1s ²⁷ |
| | « Il m'a vu. » | « Je te donne. » |

Le hindi/ourdou méridional ou dakkhini (D) représente aussi un cas de contact révélateur²⁸ : introduite en milieu dravidophone depuis la fin du XV^e siècle par les sultans du Deccan, la dakkhini a acquis des traits dravidiens (kannada à Mysore, télougou à Hyderabad, tamoul à Madras) comme la perte de l'aspiration dans certains contextes, la relative dégrammaticalisation du genre, des formes obliques, l'acquisition d'une distinction entre pronoms exclusif et inclusif à la première personne du pluriel, d'une distinction entre les lexèmes « hier » et « demain » (identiques en hindi/ourdou standard, H/O, mais non en dravidien), la perte de l'ergativité (10), la dépalatalisation des affriquées č et j devant voyelle d'arrière (dzutā pour jūtā « chaussure », tsor pour čor « voleur »), diphtongaison de -ai et -au avec glide final comme en télougou (D nawkar, H/O naukar), y et v épenthétiques apparaissant devant les voyelles initiales i et u. Le réfléchi, lié dans sa proposition en H/O, dans la proposition supérieure en dravidien, ne s'emploie pas en D (11), mais sa forme est réanalysée comme première personne inclusive (12), trait dravidien ; de même, la triple distinction de hiérarchie honorifique à la deuxième personne, si importante en H/O mais ignorée en dravidien, disparaît, et les formes distinctives en H/O sont réinvesties dans la marque du nombre en D²⁹. Le relatif, typiquement absent en dravidien, est remplacé en D par une structure calquée du participe relatif dravidien, construite par l'affixation d'une base démonstrative sur le verbe dépendant (13). La copule, requise en H/O, disparaît dans les phrases équatives et attributives, comme en télougou. Enfin, le quotatif, spécifique du dravidien, se substitue à l'emploi de la conjonction ki « que » (14) et « si » (15), entraînant l'inversion de l'ordre des propositions :

- | | | | | | | | | |
|------|------------------------------|------------|---------------|-----|-----------|------------|---------------|-------|
| (10) | rām | roṭṭī | khāyā | (D) | b. rām ne | roṭī | khāī | (H/O) |
| | Ram.MS | galette.FS | manger.AOR.MS | | Ram.ERG | galette.FS | manger.AOR.FS | |
| | « Ram a mangé une galette. » | | | | | | | |

²⁶ À la troisième personne, le marqueur -l- de passé est suivi du suffixe -k- au lieu du suffixe -i- de première personne : dekhalkai, dekhalkai, dekhalkau, delkhalko.

²⁷ -V- glose le a qui sert à faire d'un mot un verbe, en l'absence de polarité verbo-nominale.

²⁸ Tous ces phénomènes s'observent à un degré plus marqué en singhalais, introduit en milieu tamoulophone avec le bouddhisme, et plus dravidianisé.

²⁹ Alors qu'en H/O tū est familier, tum neutre, āp honorifique, en D tu est singulier et tum pluriel.

- (11) mai merā dukān ko jātū (D) b. maī apnī dukān jātā hū (H/O)
 1s POSS.MS boutique DAT aller.PRES.1³⁰ 1s refl.FS boutique aller PRES.1s
 «Je vais à ma boutique.»
- (12)a āpan kyā karēge? (D) b. ham kyā karēge? (H/O)
 1P.INCL INTER faire.FUT.P 1P INTER faire.FUT.P
- (12)b. manam en ceddaam (TEL)
 1P.INCL INTER faire.FUT.1P.INCL ?
 «Que ferons-nous?»
- (13)a. saban ata-so admi / ati-so bayko (D)
 demain venant.M-DEM homme venant.F -DEM femme
- (13)b. jo ādmī kal āegā / jo mahilā kal āegī, (H/O)
 REL homme demain venir.FUT.3MS REL femme demain venir.FUT.3FS
 «L’homme / la femme qui viendra demain.»
- (14)a. un/o saban atu kako bolya (D)³¹
 3s demain venir.PRÉS.1s disant dire.AOR.MS
- (14)b. usne kahā ki maī kal āūgā (H/O)
 3S.ERG dire.AOR.MS que 1s demain venir.FUT.MS
- (14)c. avan naalai varukkireen enru connaan (TAM)
- (14)d. vaaḍu reepu vastaan ani ceppaaḍu (TEL)
 3MS demain venir.PRÉS.1s QUOT dire.PASS.3S
 «Il a dit qu’il viendrait demain.»
- (15)a. tū ātū kato mai bī ātū (D)
 2 venir.PRES.1s dire.donc 1s aussi venir.PRES.1s
- (15)b. agar tum āte ho to maī hī ātā hū (H/O)
 Si 2 venir PRES.2 alors 1s aussi venir PRES.1s
- (15)c. nii varukkireen enraal naan.um varukkireen (TAM)
- (15)d. niivu vastaan aṅṅe neenu.kuuda vastaanu (TEL)
 2 venir.PRES.1s QUOT.COND 1s.aussi venir.PRES.1s
 «Si tu viens moi aussi je viendrai.»

Dans (15), to «alors», corrélatif à l’hypothétique en H/O, se suffixe en D au quotatif (ka/kah- «dire») comme la marque conditionnelle -aal au quotatif tamoul (enr.aal), kato étant réanalysé comme marque essentielle de la construction conditionnelle, dravidianisée.

Si le hindi standard ne présente pas, comme le bengali par exemple, de traits nettement dus au contact avec le dravidien (quotatif, phrase nominale, copule négative, etc.), il n’en présente pas moins l’ensemble des traits panindiens qui ne s’expliquent que par un contact prolongé avec les autres familles linguistiques parlées sur le Sous-Continent. Ceux-ci sont parfois analysables comme phénomène de diffusion et parfois représentent une innovation (explicateurs verbaux), comme cela se produit dans un processus de créolisation, à quoi du reste on a comparé la prakritisisation du Sous-Continent.

³⁰ Cet exemple montre aussi que D construit ses compléments de destination (oblique sans postposition en H/O) avec la postposition marquant le datif, comme le télougou.

³¹ Le mot saban, par ailleurs, signifie «matin» (sous la forme subah, féminin) en H/O, qui ne distingue pas «demain» de «hier» (kal), alors que le télougou a deux mots pour ces notions. D a reproduit la distinction en ré-sémantisant saban dans le sens de «demain», s’opérant en charge le sens «matin»: le lexique a opéré une réanalyse comparable à celle de la conjugaison ou des pronoms.

2.3. BILINGUISME ET DIGLOSSIE

2.3.1. Le multilinguisme indien : un éthos communicationnel

Malgré la réorganisation linguistique des États indiens, il n'est pas d'État unilingue, pas de communauté parlante qui n'ait à sa disposition au moins trois codes linguistiques distincts, pas de langue dont les locuteurs n'aient deux autres langues de contact, pas de langue régionale dont nombre de locuteurs ne soient résidents d'un autre État : ainsi en Andhra Pradesh, État télougouphone, on parle aussi ourdou (deux millions et demi de locuteurs), rajasthani, tamoul, kannada, marathi, oriya, malayalam, panjabi, kond, jatapu, savara, koya, yera-kula, gondi, etc.). Inversement, d'importantes communautés télougouphones vivent au Tamil Nadou, au Karnataka, au Maharashtra, en Orissa, à Delhi (Shrivastava 1994 : 102). À Delhi, vivent d'importantes communautés de Panjabis, Bengalis et Biharis. Le plurilinguisme, plus fort dans les districts frontaliers, est lié à la diglossie ou au bi-dialectisme, considérable dans l'aire : des phénomènes comparables s'observent dans les usages et les structures des variétés non standardisées, que par ailleurs l'évolution historique des « grandes » langues aujourd'hui standardisées, reflète aussi.

Le plurilinguisme indien (*grassroot multilingualism*) relève d'un modèle organique et non structurel, les diverses identités linguistiques du plurilingue fonctionnant comme une unité globale de communication, où l'usage de divers répertoires hétérogènes est fonction de l'étiquette et répond à une grande fluidité de fonctionnement. De type stratificatif (opposé au melting pot), ce plurilinguisme repose sur l'intégration des différences dans un cadre de valeurs communes. Ce cadre répond à un éthos communicationnel que Khubchandani caractérise comme hétérogénéité fonctionnelle³² : chaque langue du répertoire a (avait traditionnellement) une fonction spécifique et donc un domaine d'usage socialement, culturellement ou économiquement défini : corollaire de l'aspect organique et intégratif du plurilinguisme indien, l'assignation de rôles sociaux distincts et non compétitifs à chaque langue du répertoire explique la remarquable stabilité du bilinguisme en Inde jusqu'à tout récemment (Shrivastava 1994 : 103).

2.3.2. Deux illustrations

Un exemple régulièrement cité dans la littérature depuis la « *memorial conference* » de Pandit en 1977 sur la variété des répertoires est celui du marchand goujarati, qui parle une variété locale du goujarati dans sa famille, kacchi et konkani dans la sphère de ses activités commerciales, éventuellement marathi, hindi avec le laitier et les employés de la gare, anglais dans les occasions plus formelles, recourt dans le domaine religieux, s'il est musulman, à des chants dévotionnels où se mêle la *sant basha* médiévale, l'ourdou, (le persan au siècle dernier), avec éventuellement à la mosquée des formules arabes, et enfin lit la presse goujarati, hindi, ou anglaise, tout en consommant au cinéma des films en hindoustani³³. Les usages du Panjabi sikh éduqué sont aujourd'hui aussi variés : majhi régionale d'Amritsar, panjabi semi-standard,

³² KHUBCHANDANI, Lakshman M., 1991, *Language, Culture and Nation Building : Challenges of Modernization*, Shimla, Shimla Institute of Advanced Studies, p16-7.

³³ PANDIT, B.P., 1977, *Language in a Plural Society*. Delhi, Dev Raj Chenana Memorial Committee.

theth (pur) panjabi, hindi, anglais (à la génération précédente ourdou, persan), *sant bhasha* dans le rite religieux, hindoustani.

Dans les communautés considérées comme monolingues, c'est souvent le jeu entre variété haute, elle-même différenciée en un standard écrit et un standard oral (*colloquial*) et la variété basse qui prend en charge cette hétérogénéité fonctionnelle³⁴. Si on considère d'ordinaire qu'il y a peu de diglossie en hindi, les variantes régionales, très importantes, étant les seules pertinentes, Gumperz a pourtant montré³⁵, sur le village de Khalapur au cœur de la zone hindiphone, que la variété locale de la *khari boli* (elle-même base historique du hindi standard) a deux variantes en situation diglossique, la *moṭī bolī* («langue épaisse») des basses castes et la *sāf bolī* («langue propre») des Rajputs dominants, le hindi standard n'étant compris que de la population éduquée.

Linguistiquement, les deux variétés, «épaisse» et «propre», de la *khari boli* de Khalapur se distinguent ensemble du hindi standard par la diphtongaison et divers archaïsmes (absence de distinction entre sifflante et chuintante, rétroflexion non conditionnée de *n* et *l*, maintien du présent synthétique, infinitif en *-ṇ* et non en *-nā*). C'est la variété basse qui est la plus éloignée du hindi parlé standard, les spécificités dialectales y étant particulièrement accusées : diphtongaison jusqu'à l'émergence d'un glide final, nombreux mots grammaticaux spécifiques (*lo vs H tak* «jusque», *talai vs H nīche* «sous») pour lesquels la variété «propre» a le terme hindi. Une variété moyenne se dégage ainsi, fondée sur la neutralisation des particularités distinctives de chacune des autres variétés. Les écarts entre hindi standard et variantes des parlers régionaux sont beaucoup plus importants quand on va vers l'est dans le Bihar où l'on parle *magahi*, ou le sud-est (*chattisgarhi*) mais où la langue d'instruction est le hindi. Diglossie au sens étroit ou élargi et bi-dialectalisme ont tendance à se recouper, une variante locale servant aussi de variante sociale.

Ainsi au Garhwal, dans l'Himalaya central, où les bilingues hindi-garhwali (HG) sont de plus en plus nombreux sauf dans les villages reculés, le contact a généré divers ajustements et emprunts. C'est ainsi que la variété urbaine emprunte volontiers le génitif pronominal hindi, sa marque de futur (*H -gā* pour *G -la*), et des morphèmes grammaticaux (*H se* pour *G baṭi*, ablatif, *H ke sāth* pour *G dagrī*, sociatif), voire la copule (*hai vs G ča/čha*), mais conserve son marqueur spécifique d'inaccompli (*-nd/d-* vs *H -t-*) et sa flexion nominale et verbale très particulière.

(16)a.	<i>āpkū</i>	<i>nau</i>	<i>kyā</i>	<i>hai?</i>	(G hybride)
	<i>āpau</i>	<i>nau</i>	<i>kyā</i>	<i>ča?</i>	(G)
	<i>āpkā</i>	<i>nām</i>	<i>kyā</i>	<i>hai?</i>	(H)
	2H.GEN	nom	INTER	être.PRES.3S	
	« Quel est votre nom ? »				

(16)b.	<i>u ghor</i>	<i>baṭi</i>	<i>bagat par</i>	<i>calandū</i>	(G)
	<i>u ghar</i>	<i>se</i>	<i>vakat par</i>	<i>čalandū</i>	(G hybride)
	<i>vah ghar</i>	<i>se</i>	<i>samay /vaqt par</i>	<i>čaltā hai</i>	(H)
	3S maison	ABL	temps sur	marche.PRES.3MS	
	« Il part à l'heure de chez lui. »				

³⁴ Tamoul, bengali, télougou sont notoires pour leur diglossie, mais c'est en singhalais qu'elle est la plus radicale, la variété haute (qui comporte des marques de flexion à la différence de la langue parlée et se rapproche de l'état de langue du XIV^e siècle) n'étant pas utilisée à l'oral et étant obligatoirement utilisée à l'écrit.

³⁵ GUMPERZ, John, 1971, *Language in Social Groups. Essays by John J. Gumperz*, selected and introduced by Anwar S. Dil, Stanford University Press.

(16)c.	syā	naunī	kakh baṭi	aṇḍī ča ?	(G)
	ī	laṛkī	kakh se	aṇḍī ča?	(G hybride)
	yah	laṛkī	kahā se	ā rahī hai ?	(H)
	DEM	filles	où.INTER ABL	venir PROGR PRES.3FS	
	«D'où vient cette fille ?» ³⁶				

2.3.3. Les *lingua franca* : Bombay Hindi, sadari

Le grand bidonville de Dharavi à Bombay, cette «Inde en miniature», avec ses treize communautés linguistiques (tamoul, marathi et diverses variétés de hindi dominant) venues des quatre coins de l'Inde, a développé un véritable créole hindi, utilisé exclusivement dans plusieurs domaines, notamment dans les tripots, par les enfants entre eux, et parlé par toute la population du bidonville en sus des langues d'origine³⁷. Or ce hindi présente de nombreux traits décrits plus haut : diphtongaison, souvent jusqu'au glide (la voyelle du hindi standard ai [ɛ] est réalisée en non-standard [aɨ] ou [aɪ], par exemple [may] ou [maī] pour maī [mē] «je», [jayga] pour jāegā [jaega], «viendrai», [aɪ] ou [aw] pour [ɔ] : [naɪ] ou [naw] pour nau [nɔ] «neuf»), perte de l'aspiration dans de nombreuses positions ([nai], pour nahī [nəhi]), dés-ergativation³⁸, disparition des marques de genre et de flexion nominale.

L'invariabilité des adjectifs affecte notamment la conjugaison (car les participes s'accordent en hindi standard), même lorsqu'il s'agit d'animés ; la flexion du pluriel disparaît aussi, dans le groupe nominal et verbal, remplacée sur les noms par l'affixation du quantifieur «tout» (sab) ou du lexème log «gens»³⁹.

Il y a donc systématisation des simplifications (et des procédés supplétifs, désambiguïsants, pour compenser la perte au niveau grammatical), et non-différence de nature des changements, puisque la dakkini présente elle aussi une bonne partie de ces traits.

La coexistence de plusieurs systèmes incompatibles (hindi standard, à deux genres grammaticaux, dravidien à distinction humain/non-humain, marathi à trois genres grammaticaux, variétés orientales du hindi sans genre), rend impossible l'assimilation au système dominant, car il n'y a pas de langue dominante dans le bidonville. D'où la constitution d'un nouveau système, qui affecte une marque lexicale aux catégories nominales seulement (pluriel distinctif pour les animés log «gens» et pour les inanimés sab «tous») en récupérant la prégnance de la distinction humain/non-humain, le verbe n'étant plus marqué pour la personne, le genre ni le nombre.

Différent est le cas de la sadari (ou sadani), dialecte oriental du hindi et aujourd'hui *lingua franca* régionale des populations tribales du Madhya Pradesh, du Bihar et du Bengale occidental, régions où les tribaux sont en forte

³⁶ Syā, démonstratif de l'éloigné visible (ou affectif) n'a pas d'équivalent en hindi, il est donc remplacé par l'équivalent du H yah (ce-proche), i, le G ayant un système ternaire.

³⁷ Sources : ACHARYA K.P., Rekha SHARMA, Sam Mohan LAL & K.S. RAJYASHREE, 1987, *Pidgins and Creoles as Languages of Wider Communication*, Mysore, Central Institute for Indian Languages (CIIL *Series in Sociolinguistics* 4). RAJYASHREE K.S., 1986, *An Ethnolinguistic Survey of Dharavi. A Slum in Bombay*, Mysore, Central Institute of Indian Languages, (CIIL Sociolinguistics Series 3).

³⁸ Bien que le marathi soit une langue ergative comme le hindi standard.

³⁹ Alors que le hindi standard marque le genre et le nombre, le hindi de Dharavi ne les marque pas et a un lexème différent pour «cartes». Hindi standard : yahā laṛkiyā bhī tās kheltī hai [ici fille.FP aussi carte jouer.F PREST.3P] vs idar laṛki log bī phluś kheltā hay [ici fille gens aussi carte jouer.MS PREST.3S] «Ici les filles aussi jouent aux cartes».

densité (de 60 à 30 %). Le développement considérable de la langue (de seulement dix-sept locuteurs recensés en 1911 au Bihar, cinquante-six en 1951 à aujourd'hui deux millions dans les quatre États, dont un quart au Bihar) vient du choix de ce parler par de nombreux tribaux pour les échanges commerciaux dans un environnement où leurs langues maternelles ne sont pas intercompréhensibles⁴⁰. De nombreux tribaux ayant abandonné leur langue d'origine, la sadani est devenue langue maternelle, évitant aux tribus concernées l'assimilation par le choix d'une langue régionale majeure (hindi standard, ourdou ou bengali) tout en permettant l'échange entre groupes sans privilégier la langue d'une tribu particulière⁴¹.

La langue a beaucoup de traits analogues au bhojpuri : diphtongaison, classificateur devant les numéraux, double forme des noms et les adjectifs, la forme longue (-ua, -wa, -ka) véhiculant emphase ou affectivité, marqueur de passé rah), et avec les langues bihari et bengali (génitif des noms et pronoms de troisième personne en -kar,); elle ignore la flexion, l'ergatif, ne grammaticalise pas le pluriel (man «gens» est optionnel) ni le genre, distingue verbe d'existence (he, ahe) et copule (heke/hike)⁴².

Les variétés régionales tendent de plus en plus, avec l'urbanisation grandissante et les contacts qu'elle entraîne, à perdre leurs spécificités propres, et donc à acquérir des traits qu'elles peuvent partager avec les *lingua franca*, mais elles n'en continuent pas moins à fonctionner comme registre nettement familier dans les situations diglossiques.

⁴⁰ Ils n'en reconnaissent pas moins trois types de sadari intercompréhensibles : la sadani (formelle, respectueuse), la sadri commune et la basse sadri (plus grossière). Les dialectes ont de 77 à 96 % de similitude lexicale entre eux, et un lexique commun avec le hindi de 58 à 71 %, de 47 à 54 % avec l'oriya et de 45 à 61 % avec le bengali.

⁴¹ Ce qui n'est pas incompatible avec le maintien d'une identité culturelle spécifique, laquelle passe, non par l'appropriation militante de la langue d'origine, mais par le rappel, dans les patronymes par exemple, du nom de la tribu d'appartenance, et par le choix délibéré d'une langue extérieure non dominante.

⁴² Par exemple : e gāch barā āhe
cet arbre grand être
« cet arbre est grand »
mais : ū man mor beṭā heke
ces. gens de.moi fils être
« ce sont mes fils »